

Nasser est un parfait exemple quand il prononce un discours à destination des populations arabes, faisant appel au sang et aux images de la Guerre Sainte, et fait démentir le lendemain ce même discours auprès de la presse impérialiste occidentale.

C'est cette tradition, si toutefois cela en est une, que la Résistance Palestinienne a interrompue en mettant en pratique les résolutions non tenues et les promesses démagogiques faites en périodes de tension politique. La Résistance a créé une réalité politique nouvelle à partir des thèmes officiels de la propagande de Nasser, mais en appliquant conséquemment ce que ces derniers se refusaient à faire, pour des raisons que nous avons précédemment considérées.

Il a suffi que la Résistance Palestinienne agisse selon cette ligne pour que l'effectivité d'une certaine propagande se retourne contre ceux qui la diffusaient, et entraîne les masses d'autant plus facilement qu'elles étaient rompues aux thèmes de cette propagande.

Mais ces thèmes de mobilisation des masses deviennent inopérants lorsqu'il s'agit de lui faire franchir un seuil qualitatif quand la crise sociale au Liban ou en Jordanie dépasse le simple soutien aux fédératifs. Dans ce cas, le rôle de direction politique de la Résistance fut manquant et toujours pour les raisons indiquées plus haut : la gauche palestinienne demeurant trop faible pour assumer cette tâche de direction politique des masses arabes.

Le lien quasi-naturel entre la lutte contre le sionisme et la lutte contre les régimes arabes qui la parasitent n'est pas repris dans la stratégie générale de la Résistance (si ce n'est par la minorité révolutionnaire représentée entre autres par le F.D.P.L.P., et la situe donc en retrait par rapport à ce qu'elle a objectivement fait naître, ce à quoi les régimes libanais et jordanien sont prêts à répondre de la manière la plus violente.

Si dans le court passage cité, la guerre contre Israël est conçue dans le seul cadre possible : l'unité arabe, elle est toujours inscrite dans son application strictement militaire comme nous l'avons vu. En ce sens, elle ne met pas en cause la structure sociale et politique des régimes arabes qui ont créé ces armées. Et c'est bien là, le type d'homme, dans cet auteur, qui anime les sphères dirigeantes des régimes arabes « progressistes » et aussi de certaines parties de la Résistance, comme le Fath et la Sahika. Ainsi s'exprime d'une manière très concentrée, la « non-rupture » avec les cadres traditionnels de la pensée politique nationaliste arabe par rapport à la question du sionisme. La tendance exprimée est celle d'une amélioration, d'un perfectionnement des conditions données objectivement par la situation historique et économique de près de vingt années de nationalisme sans remettre en cause radicalement les bases fondamentales de cette idéologie et se hisser à une compréhension scientifique de la stratégie révolutionnaire. Le cadre donné et légué par le nationalisme est accepté comme un cadre légal et capable de produire des résultats, ce que l'histoire a formellement démenti.

Dans une telle optique, il est même possible de concevoir l'existence d'une sorte de parti d'avant-garde, de l'appeler « révolutionnaire », au besoin lui donner un sigle quelconque, F.L.N., qui serait en fait un renouvellement, un « rafraîchissement des anciens partis nationalistes des bourgeoisies nationales d'il y a

un quart de siècle et même un demi-siècle ; la stabilisation des régimes arabes progressistes par l'aide économique apportée par les bureaucrates d'Union Soviétique crée l'illusion de la réalité de ces Etats et de la force historique de leur idéologie cartonnée. Un parti défenseur du socialisme arabe, c'est-à-dire du capitalisme bureaucratique d'Etat, n'est rien d'autre que le produit de cette situation qui voit régner l'illusion de l'indépendance actuelle de la « Patrie Arabe » dont parle notre auteur cité. Cette illusion repose sur l'ignorance de la nature économique et sociale de toute guerre révolutionnaire prolongée, comme celle qu'impose la nature du sionisme en Israël. Ce confinement de la conception de la lutte dans les limites patriotico-nationalistes pour affronter un corps étranger et hostile à la nation arabe : Israël ne peut que répéter avec des conséquences plus graves encore les échecs passés, et préparer avec plus de force l'avènement urgent d'organisations marxistes-révolutionnaires au Proche-Orient.

Cette mystique de l'unité arabe (= devoir moral), se brise devant la réalité de la dépendance économique des Etats arabes. TOUS les Etats arabes sont rattachés soit à l'économie impérialiste mondiale, soit à celle de l'U.R.S.S., et parfois même aux deux. Cette dépendance économique détermine l'emploi des armées arabes et en conséquence celle de la stratégie générale et du moment de son application dans la guerre contre Israël. Il n'est pas besoin de démontrer que dans l'état actuel des choses, une telle unité est proprement impensable et a fortiori irréalisable.

La condition la plus importante pour la réalisation d'une telle perspective de lutte, englobant toute l'énergie militaire disponible au sein du monde arabe, est la transformation de la réalité intérieure actuelle des armées arabes. Leur histoire marquée par les défaites n'est pas sans provoquer un tassement dans la mobilisation politique antérieure. Le renouvellement des générations permet certes de reconstituer le potentiel moral de combat, mais les chefs et l'idéologie restent les mêmes et subsistent le double vieillissement de l'âge et de l'échec.

Cette transformation des armées arabes en armées révolutionnaires, si tant est que cela soit possible, signifie concrètement l'éjection des « conseillers militaires » soviétiques, c'est-à-dire briser le carcan qui s'oppose à l'utilisation d'un armement de première qualité pour des raisons de basses manœuvres de politiques internationales de la bureaucratie de Moscou, et de préservation de ses intérêts stratégiques dans la région. Mais à cela ne se réduisent pas les conditions nécessaires et suffisantes de la transformation des armées arabes. La motivation politique et l'attitude au combat des armées arabes doit être remodelée de fond en comble.

Un général israélien explique comment l'armée égyptienne s'est conduite dans le Sinaï en juin 1967, compte tenu de son armement soviétique dernier-cri en matière de stratégie offensive : « Les Egyptiens ne savaient pas se servir des tanks comme d'unités blindées mobiles. Ce n'était pour eux que de l'artillerie. Ils ont commis la même erreur que les Français en 1940 qui étalèrent leurs 4.000 chars tout le long des frontières. Les Allemands, avec 2.500 chars groupés en divisions blindées percèrent où ils voulurent. Concentration dans une guerre de blindés égale victoire. Nous avons concentré nos trois groupements blindés